

Alexandre Voisard

L'Adieu  
aux abeilles

*et autres nouvelles*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'AIDE  
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA

« L'ADIEU AUX ABEILLES »,  
CENT TRENTE-QUATRIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE MARIE FINGER,  
LINE MERMOUD, HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE PHILIPPE PACHE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-133-2  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2003 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

# L'ADIEU AUX ABEILLES

— J' EN AI COMPTÉ huit, ce matin...  
— C'est trois de plus qu'hier!

Mariette rajuste le coussin où Sylvain pose sa nuque, dans un soupir, un soupir de satisfaction alors que son regard ne quitte pas le rectangle de la fenêtre qui lui fait face. On y voit quelques arbres du verger, deux pommiers, un prunier, un cerisier et demi, plus loin un pâturage bordé d'une clôture à barbelés et, en arrière-plan, la colline boisée qui fait écran sur toute la largeur de la fenêtre. Il y a plusieurs semaines que Sylvain rêve et patiente devant ce paysage. Du repos, ont dit les médecins. Un infarctus, surtout s'il s'agit d'un deuxième du genre, exige précautions et sérénité. Pas de contrariétés... Tout va bien à cet égard,

Mariette n'est que prévenances et assume discrètement tous les aléas de la vie domestique.

Trois de plus qu'hier... En ces prémices de printemps, la lumière s'avive, des bouffées de tiédeur se faufilent par une porte entrouverte et vous voilà pour un bref instant installé sur un nuage. Sylvain, quant à lui, dès que le soleil matinal efface les traces de givre de la nuit sur la vitre, compte les abeilles qui viennent lui donner le bonjour. La première, c'est le bonheur qu'elle lui apporte, un bonheur simple et enfantin comme un bonbon fondant. Il pourrait presque les appeler par leur nom (s'il les avait un jour baptisées...) tant elles lui sont familières. Et puis c'est ainsi avec les choses et les êtres proches, ils sont fraternels. À journée faite, vous voyez déambuler une fourmi sur votre mur ou s'agiter une mésange sur une branche du prunier et vous vous dites : tiens, voici Germaine, voilà Camille. Bref, vous radotez, ça ne porte pas à conséquence, ça fait partie de ce bout de couloir de la maladie qu'on appelle convalescence. Et ces petites joies additionnées valent assurément les médicaments les plus prisés, c'est même le docteur qui le dit.

Sylvain les aime, ses abeilles, elles sont, prétend-il, ses propres enfants, les enfants que Mariette, qui en porte toujours le regret comme un poids, ne lui a pas donnés. Leur vie à tous deux aura passé ainsi, côte à côte en deux sillons presque parallèles, lui avec sa passion apicole, elle avec la broderie de napperons au point d'Alençon.

Lui, mis à la retraite de la Poste à cinquante-huit ans pour raisons de santé, victime d'une rechute trois ans après, condamné à la contemplation du réveil des abeilles et soucieux des travaux qu'il lui faudrait entreprendre bientôt dans les ruches alors même qu'on lui interdit le moindre bricolage. Elle, qui n'a jamais quitté la maison sinon pour çà et là rendre visite à ses sœurs en Savoie...

Les journées passent, on se demande bien comment, tandis que, pour l'oisif que pense être désormais Sylvain, elles ne sont que caprices de lumière entre ciel et terre et égarements d'abeilles à la fenêtre. Les journées s'envolent et les semaines s'additionnent, quelle drôle d'arithmétique alors même que c'est votre crédit de vie qui va s'épuisant... Au bout de tout cela, songe Sylvain, il me reste à peine un filet de vie. Mais il ne se laisse pas surprendre par l'angoisse pour autant, pas davantage aujourd'hui que l'autre jour quand le médecin lui a prescrit un dosage accru de remèdes. La vie, après tout, n'est que cette braise qui s'amenuise, toujours moins d'incandescence et davantage de cendre. Non seulement il ne s'en alarme pas, mais ces pensées-là l'amuse et c'est d'un ton très gai qu'il en parle à Mariette.

— Ne plaisante pas avec ces choses-là, rétorque-t-elle.

— C'est pourtant vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai, grands dieux ?

— Que je m'éteins... Que tu t'éteins, que nous nous éteignons, qu'ils s'éteignent...

— Et revoilà l'école, tu retombes en enfance, mon pauvre Sylvain.

Elle a dit ça d'un ton faussement bourru, au fond elle sait bien qu'il a raison, que la destinée humaine est ainsi.

Il a demandé à revoir sa collection de timbres-poste. Mariette lui a apporté les quatre albums précieux que son époux tient sous clef dans le secrétaire. Elle dispose les recueils sur la petite table d'à côté où Sylvain se rend lentement, cérémonieusement. Deux albums entiers sont consacrés aux animaux, l'un aux mammifères, l'autre à tout le reste, oiseaux, poissons, insectes, etc. Il les caresse délicatement, les effleure de l'index comme pour s'assurer de leur réalité, c'est doux et satiné, c'est *consolant*. Ce mot lui trotte dans la tête, ce mot si chaleureux et tendre : consolant...

Le lendemain, après le petit déjeuner, il se plaint de vertiges, trois ou quatre, très brefs, qu'il avait eus au réveil. Mais ce n'est rien, Mariette, rien, tout juste de petites distractions. Plus tard, il fera remarquer qu'il y a de plus en plus souvent des abeilles à la fenêtre, qu'elles restent toutefois de moins en moins longtemps.

— C'est normal, l'air se réchauffe, elles reprennent vie.

— Je ne dirai pas que c'est mon cas, enchaîne aussitôt Sylvain dans un petit rire, allez, vivez, mes mignonnettes.

Un grand silence s'est installé, on dirait qu'il y a de la gêne dans l'air, que l'un a trop parlé ou que l'autre, on le croirait, a quelque chose sur la langue. Lui, dans son fauteuil, les bras croisés, caresse son menton, elle, les yeux obstinément baissés sur son travail d'aiguille.

— Mariette... Mariette?...

— Oui?

— J'ai quelque chose à te dire.

— Quelque chose? Eh bien, parle.

— C'est une chose grave.

— Il te faut parler, donc, tout est grave pour nous dorénavant...

— Voilà... C'est pour les abeilles...

— Les abeilles, on en parle tous les jours!

Sylvain hésite, atermoie, se mouche, se contemple les ongles et son drôle de pouce arqué vers l'arrière, ouvre les lèvres et se tait.

— Alors, Sylvain, les abeilles...

— Oui... Quand je mourrai, quand je n'y serai plus, tu devras aller les prévenir qu'elles ne me verront plus.

— Quoi?

Mariette laisse tomber son ouvrage sur le parquet, elle pâlit comme frappée de stupeur. Il lui prend la main et explique qu'il n'y a rien de plus naturel donc de plus simple, tu vas aux ruches tôt le matin quand elles ne sont pas encore sorties, tu



auras pris un petit bâton... Il se hâte maintenant de dire son fait, les mots se bousculent, il voudrait bien d'une phrase avoir tout dit. De ton bâton, tiens, la canne de buis qui est dans le porte-parapluies fera très bien l'affaire, de ta canne tu donneras sur chaque ruche deux petits, tout petits coups en disant, à voix haute mais tranquillement, pas comme un garde-chiourme, distinctement : Abeilles, mesdames les abeilles, *votre maître est mort...* Tu pourras même leur chanter ça, comme les vêpres de notre enfance. Abeilles, gentilles abeilles, votre maître est mort, votre maître est mort...

— Je ne pourrai jamais ! Et puis, tu n'es pas encore mort...

— C'est parce que j'ai encore les idées claires et que je peux m'exprimer que ça me vient aujourd'hui, et parce que c'est important et que je compte sur toi.

— C'est bien, je ferai comme tu dis, je ferai de mon mieux...

— Tu sauras, tu sauras, j'en suis sûr.

Dans les jours qui suivent, Mariette s'agite de manière inhabituelle, elle, la sérénité incarnée, téléphone à tout bout de champ à ses sœurs Élise et Lucie, pour ne leur dire à peu près rien. Elle s'angoisse tandis que Sylvain, que le docteur vient voir maintenant deux fois par jour, est plongé dans une quiétude que sa femme lui envie ouvertement. Cette affaire d'adieu aux abeilles l'a

prise de court, sa nervosité vaut, pense-t-elle, un pressentiment.

Le lundi de la semaine suivante, ayant rangé la vaisselle après le repas de midi, Mariette passe dans la chambre pour vérifier que Sylvain est bien calé pour sa sieste en son fauteuil. Elle voit le coussin qui est de guingois derrière sa tête, qui penche sur le côté et elle s'approche à pas feutrés pour ne pas le réveiller. Elle tire délicatement sur le coussin pour l'ajuster et alors c'est tout le buste qui bascule jusqu'à l'accoudoir où bute l'épaule. Mariette pousse une plainte de bête battue, sans plus, sans hurlement destiné au voisinage, une plainte pour elle seule qui a remarqué, en le redressant contre le dossier du siège, que son époux, inerte et lourd, a les yeux ouverts. Elle sait que ces yeux-là ne voient rien et que cette bouche à peine entrouverte ne lui parlera pas. Un nuage passe devant la fenêtre, la pièce s'assombrit fugitivement et presque aussitôt le soleil printanier réapparaît en fanfare, comme en triomphe...

De l'avis général à la sortie du cimetière, les obsèques furent simples et dignes, à l'image du disparu auquel les délégations de la Poste et de la Société d'apiculture viennent de rendre hommage. Mariette, qui n'a pas pleuré pendant la cérémonie, flanquée de sa sœur Élise et de son

beau-frère, fond en larmes dès qu'elle a passé le portail du clos aux morts. On la reconforte. Mais ce n'était pas un âge pour mourir, non, même pas soixante-deux ans...

Quelques jours ont coulé au ruisseau. On est passé de la Saint-Vivien à la Sainte-Léa en somnambules, et encore! en n'invokant que saint Joseph... L'air est de plus en plus doux, on déboutonne timidement les corsages, Mariette a coupé deux rameaux de forsythia épanoui qu'elle est allée poser sur la tombe. Puis elle s'affaire telle une fourmi dans le logis comme si d'un seul coup, depuis l'enterrement, la maison était sens dessus dessous. Élise, qui est restée avec son mari pour tenir compagnie à sa sœur, essaie parfois de freiner son ardeur ménagère. Il y a bien eu, hier et avant-hier, une accalmie avec l'examen, sous l'œil averti de Maurice, le beau-frère fraîchement retraité de la Caisse d'épargne, des papiers susceptibles d'intéresser la succession. Mais tout est en ordre, a assuré l'expert familial, juste deux ou trois lettres que je préparerai et que tu n'auras plus qu'à signer, Mariette.

Comme la mort est simple, mon Dieu, dit Mariette, ah, si la vie l'était autant... Car la vie continue et pour elle, dans le registre des obligations incontournables, il y a les abeilles, les abeilles de Sylvain qui sont loin des questions administratives... les demoiselles chéries...

Elle a expliqué à Maurice ce qu'étaient les instructions, étranges peut-être mais impératives, de Sylvain à propos du cérémonial des abeilles. L'adieu aux abeilles qu'il était grand temps d'accomplir. Bah ! dit l'autre, la belle affaire, je m'en occuperai, moi, de tes abeilles. Mariette objecte que c'est à elle qu'on a demandé d'assumer, pas à lui, de telle sorte qu'une substitution de personne serait inconvenante. Mais l'autre, le fier-à-bras, est de ceux qui n'ont jamais hésité devant les obstacles... Quand il se présente, le matin suivant, devant les sept ruches avec la trique trouvée dans la remise, Maurice affiche une fierté de chevalier partant pour la croisade. Levant son bâton au-dessus de la première ruche, il en assène un solide coup et s'exclame : *Votre maître est mort !* Il aborde à peine la troisième qu'il est submergé d'abeilles, sa tête et ses épaules soudain disparaissant sous un essaim visiblement furieux. Il se débat tant bien que mal, choisit heureusement la fuite qui lui épargnera le pire et, au bout du compte, il s'en tire avec quelques piqûres qui valent instantanément leçon d'humilité. Et ces dames lui prodiguent compresses et réconfort, décidément que deviendrait-on sans elles ?

La mésaventure de son beau-frère ne fait vraiment pas l'affaire de Mariette, toujours flageolante à la pensée de devoir passer à l'acte, puisque le subterfuge n'a pas marché. Elle n'en parle plus

mais sa résolution reste entière, elle ne se dérobera pas.

Le surlendemain du fiasco de Maurice, aussitôt le soleil levé, Mariette sort discrètement de la maison, la canne de buis sous le bras. Elle a encore dans l'oreille les recommandations de Sylvain, elle les entend comme si elles avaient été prononcées dans l'heure qui précédait. Devant la première ruche elle sanglote brièvement puis les mots viennent tout seuls à l'instant où elle toque légèrement le toit de la maisonnette : Abeilles, votre maître est mort, gentilles abeilles, votre maître Sylvain est mort... Elle n'hésite pas, ne recule pas, ne s'agite pas, elle est sereine et comme portée par une force qui la dépasse, avec en elle une espèce de foi, ainsi qu'on disait au catéchisme, à renverser les montagnes. Elle vient d'aborder la quatrième, mon Dieu, comme c'est facile ! Toc toc, votre maître est mort, la cinquième, la sixième, chères abeilles, et la septième pour finir, votre maître Sylvain est mort... Voilà, c'est fait, tout est consommé. Une abeille quitte la dernière ruche et vient se poser sur son front, elle ne sait pas si elle doit la chasser, elle laisse tomber sa canne de buis dans la rosée et se triture nerveusement les mains, le soleil matinal, maintenant pleinement épanoui sur la colline se voile pourtant. L'aube soudain bascule et d'un seul coup la nuit fauve fond sur Mariette qui s'écroule dans l'herbe mouillée...

\*  
\* \*

Cela fait quatre jours que Mariette est tombée devant le rucher où quelques minutes plus tard Élise l'a trouvée inanimée. On lui a demandé de prendre du repos, sa sœur toujours si dévouée restera le temps qu'il faudra pour tenir la maison, préparer les repas et lui tenir compagnie. Quelle paix désormais, songe Mariette, installée du matin au soir dans un fauteuil, celui où son cher époux a vécu les dernières semaines de son existence, ses derniers jours.

— Ho ! lance-t-elle tout à coup, une abeille sur la vitre...

Elle a les yeux grands ouverts sur le rectangle de la fenêtre où le ciel est lavé d'un violacé d'orage. Un sourire de communiante illumine son visage.

— Oh, celle-là, je l'appellerais volontiers Sylvaine...

À quoi Élise répond par un petit rire d'infirmière en lui sucrant sa tasse de thé.